

diens-Français parcequ'ils en ont toujours été traités comme de véritables frères, parcequ'il est des Canadiens-Français que leur sont venus ces pasteurs dévoués qui les ont dirigés jusqu'à ce jour dans le chemin de la vertu, parcequ'il est des Canadiens-Français que leur sont venus ces droits de propriété et cette liberté d'administration, qui ont fait presque une tribu indépendante au milieu de nous; parcequ'il est des Canadiens-Français enfin qui ont défendu avec le plus d'ardeur les privilèges indiens devant les prétentions d'un avide conquérant! Mais, de son côté, le Canadien-Français doit aussi beaucoup à cette brave nation. C'est appuyés sur l'alliance du Huron que nous avons commencé à vivre sur les bords du St-Laurent; c'est confiants dans la foi et le courage du Huron que nos Pères entreprirent ces expéditions hardies, si glorieuses pour les armes françaises, et qui tinrent si longtemps en respect la puissante Albion; et de nos jours encore nous trouvons chez le Huron la même foi, la même prédilection invincible pour tout ce qui est français.

“ Soyons donc généreux, Messieurs, envers ces amis si fidèles de notre religion et de notre nationalité; et puisque, dans la célébration annuelle de notre fête nationale, comme dans toutes les grandes démonstrations publiques, on se fait un devoir d'associer les Hurons à l'allégresse universelle, ne craignons pas, pour notre part, de leur rendre, en toutes circonstances, le glorieux témoignage qui leur est dû, et montrons-nous jaloux de les regarder et de les traiter comme nos frères.”

CANAWICHEN.

Dieu vous le rende!

I. — LES GANTS.

Le 27 novembre 1870, un froid excessif régnait à Paris. La ville entière portait le deuil. La faim et le froid entouraient tous les logis, l'air était déchiré par les détonations de l'artillerie. Des flocons de neige tourbillonnaient, chassés par une bise glaciale. Les passants, mornes et silencieux, hâtaient le pas. Tous enveloppés de manteaux, semblaient fuir dans le brouillard.

Cependant, un homme marchait lentement, dans une sorte de recueillement. Il était vêtu d'une capote militaire; sur sa tête, un képi, recouvert de toile cirée, cachait à peine ses cheveux grisonnants: on devinait un officier de la ligne, à son pantalon garance, mais rien n'indiquait son grade. Il venait du boulevard Malesherbes, laissant la Madeleine à sa gauche et se dirigeant vers le Grand-Hôtel, dont l'ambulance recevait tant de blessés. On lisait sur la figure de cet officier toutes les souffrances qu'il est donné à l'homme de supporter. Il avait vu l'armée s'engloutir dans le précipice de Sedan. Il avait assisté à la facile victoire de la révolution; et, le désespoir dans l'âme, il fallait chaque jour combattre l'ennemi.

Le regard baissé vers la terre, l'officier marchait en longeant la rue Basse-du-Rempart. Il vit une femme âgée, pauvrement vêtue, étendre un tapis usé sur la neige qui couvrait le sol. Puis cette femme prit, dans le panier qu'elle avait apporté, une certaine quantité de gros gants fourrés, les uns en laine épaisse, les autres en fourrures grossières. La marchandise une fois étalée, la femme s'assit sur le coin du tapis, on étendant ses doigts crispés sur une chaufférette.

Au même instant, deux jeunes gardes mobiles s'arrêtèrent pour contempler les gants (nous disons contempler et non regarder). En effet les pauvres enfants étaient comme fasciés, le corps en avant, les yeux fixes, les mains sur leurs genoux. Ils n'avaient pas vingt ans et venaient de quitter leurs villages de Bretagne pour défendre Paris. Leur aspect n'avait rien de guerrier, surtout en cette froide journée. Leurs yeux larmoyants, leurs lèvres tremblantes, leurs oreilles rougies, rappelaient les enfants sortant de l'école et courant au logis au plus fort de l'hiver. Ils n'étaient convertis que d'une sorte de tunique mince, étroite, usée, peu de mise en la saison. Leur tête était couronnée d'un képi déformé, sur lequel brillait un petit ornement d'étain qui rappelait la fleur de lis. On se souvient que les enfants de Bretagne portaient tous au front la symbolique hermine.

— Achetez! achetez de bons gants chauds, mes chers messieurs! dit la marchande.

L'un des mobiles murmura:

— Nous n'avons pas d'argent.

On voyait leurs mains trembler de froid. Ces mains, armées pour la défense de la capitale, n'auraient pu, dans ce moment, soutenir un brin de paille.

Ils avaient des foyers, de bons feux sous le toit de la chaumière, des parents, des amis là-bas, du côté de la mer, et ils tremblaient de froid au milieu de Paris. Nul passant ne s'arrêtait à leur vue.

— Il gèlera dur la nuit prochaine, aux avant-postes, dit l'un d'eux, et nous ne pourrions pas allumer les feux.

L'officier s'était arrêté derrière les deux soldats, qui ne le voyaient pas. Appuyant les mains sur leurs épaules, il leur dit:

— Allons, camarades, prenez des gants, c'est moi qui régale. Deux paires chacun, si le cœur vous en dit.

Surpris d'abord, les deux jeunes gens semblèrent indécis.

L'officier mit en repos leur dignité militaire en ajoutant:

— Je suis des vôtres, soldat comme vous; entre camarades, on ne refuse pas.

Le choix fut long; la laine était douce à la peau, mais la toison du lapin n'était pas à dédaigner. Enfin, chacun des petits soldats eut ses gants. Jamais femme du monde n'a souri à ses diamants avec plus d'amour que les pauvres enfants à ces gants fourrés. Ils étaient heureux, si heureux, que le plus petit, ne sachant comment exprimer leur reconnaissance,

dit à voix basse, on s'approchant de l'officier: “ Dieu vous le rende! ”

II. — BATAILLE DE CHAMPIGNY.

Ils se séparèrent: les mobiles pour aller reprendre leurs fusils, l'officier pour aller visiter, une dernière fois peut-être, un ami mortellement blessé.

Le lendemain 28 novembre, dans la soirée, la presque île de Genouvilliers se garnissait de troupes. Il en venait de tous côtés, une sortie formidable se préparait. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie à proximité des ponts d'Argentouil et de Bezons, jetaient le trouble dans les positions de l'ennemi. Il était six heures, et de vastes inondées éclairaient l'horizon. Le froid devenait de plus en plus vigoureux. Enfin, la bataille de Champigny s'engagea. Le brave général Ducrot est plus brillant que jamais. Par ses paroles et son exemple, il entraîne les soldats et porte le trouble dans les rangs ennemis.

Un bataillon des mobiles bretons arrive au pas de course, pour soutenir le 42^e régiment de ligne décimé par les obus.

Devant le régiment, mis en lambeaux, un officier à cheval rétablit l'ordre et prend ses dispositions pour une nouvelle attaque. Il court au-devant des Bretons et les salue d'un signe de l'épée. Dans les rangs, deux cris à peine étouffés s'élèvent en même temps. Ce sont les deux petits soldats qui reconnaissent l'officier rencontré sur le boulevard. Cette fois, son grade est visible, et la décoration de commandeur brille sur sa poitrine.

— C'est un colonel, dit le petit Yves.

— Mieux que ça, répond Gourhaël, il est général.

— Mieux que ça encore, ajoutent-ils en même temps, il est bon!

Vous connaissez sans doute cette terrible journée. Le soir, la plaine était couverte de morts. Les blessés ne résistaient pas longtemps au froid. Beaucoup d'hommes moururent gelés pendant cette cruelle nuit du 1^{er} décembre.

Lorsque les troupes françaises allaient reprendre leurs positions, les deux jeunes Bretons cherchèrent des yeux l'officier qui les commandait. Ils l'avaient perdu de vue au milieu du tumulte de la bataille; Gourhaël l'avait vu disparaître dans un nuage épais de fumée. Inquiets, les petits soldats s'informèrent du sort de leur officier, auprès d'un sergent de la ligne:

— Il est tombé frappé par un éclat d'obus, répondit le sous-officier.

(à continuer.)

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.

Agents: à la petite salle, M. P. Ruel; chez les externes, MM. E. Lamontagne et S. Jolicœur; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste. Thérèse, M. T. Lord; à Rimouski, M. A. Gagnon.